

**REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE**



XIV^{me} ANNÉE - N° 1 - JANVIER-FÉV. 1939
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG





PEDRO CALDERON DE LA BARCA

LA DÉVOTION A LA CROIX

DRAME EN TROIS JOURNÉES

VERSION FRANÇAISE :

R.-L. PIACHAUD

DÉCORS ET COSTUMES :

ALEXANDRE CINGRIA

PRÉFACE :

CH. F. DONNIER

**REPRÉSENTÉ AU GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE
PAR LES COMPAGNONS DE ROMANDIE**

FÉVRIER 1939

REPRODUCTIONS DE MAQUETTES

PLANCHE I

DÉCOR DE LA SIERRA

PLANCHE II

EUSEBIO ET CURCIO

PLANCHE III

DÉCOR DE L'ACTE II SCÈNE X

PLANCHE IV

JULIA ET ALBERTO

La «DÉVOTION A LA CROIX»,

dans l'adaptation française de M. R.-L. Piachaud,

a été créée au Grand Théâtre de Genève

le samedi 11 février 1939

par les Compagnons de Romandie,

avec les décors et costumes de M. Alex. Cingria

et la mise en scène de M. Jo Baeriswyl.

LISTE DES PERSONNAGES :

EUSEBIO		GIL, villageois	
CURCIO, vieillard		BRAS,	} villageois
LISARDO		TIRSO,	
OCTAVIO		TORRIBIO,	
ALBERTO, prêtre		JULIA, dame	
CELIO,	} bandits	ARMINDA, suivante	
RICARDO,		MENGA, villageoise	
CHILINDRINA,		BANDITS, VILLAGEOIS, SOLDATS	

*L'action se déroule en Espagne, dans la petite ville
de Sienna et la sierra qui l'entourne.*

PRÉFACE

Le nom de Calderon, que Goëthe rangeait immédiatement après ceux d'Eschyle et de Shakespeare, n'est plus guère aujourd'hui qu'une réminiscence vague, un simple point de référence littéraire. L'œuvre si vaste et jadis si goûtée du puissant dramaturge espagnol gît sous les poussières de l'oubli; il faut remonter à quelque cinquante ans en arrière pour en trouver une traduction française, fort incomplète d'ailleurs et d'une lecture passablement laborieuse.

Pourtant, une faveur chez nous renaissante semble vouloir nimer d'une gloire neuve le vieil auteur trop longtemps méconnu: en Suisse alémanique, les représentations grandioses du *Théâtre du monde*, données périodiquement depuis 1924 sur la grand'place d'Einsiedeln, ont aidé déjà à prendre mesure plus juste du génie de Calderon, et cette mesure s'est révélée immense; en Suisse romande, M. René-Louis Piachaud rend à son tour un nouvel et magnifique hommage à Don Pedro Calderon de la Barca en restituant à la scène l'un de ses meilleurs drames: *La Dévotion à la Croix*.

* * *

Un titre si paisiblement religieux pourrait donner le change; il sied donc d'avertir d'emblée que l'œuvre en question ne s'apparente d'aucune façon à certaine littérature qualifiée d'« édifiante » par abus du mot. Elle porte la marque âpre et tragique de ce XVII^e siècle espagnol dont la piété même avait des véhémences de tempête. Les personnages du drame, qu'une sorte de « *Fatum* » antique entraîne dans son jeu terrible, se heurtent avec violence et sont jetés presque malgré eux hors des lois divines et humaines; le déchaînement sauvage des passions de l'honneur et de l'amour les portera aux pires extrémités... Mais les éclairs de la grâce percent victorieusement les plus noires nuées; la Croix ne refuse jamais de briller comme l'arc-en-ciel sur ceux qui l'invoquent du sein de l'orage. Eusebio, et Julia avec lui, verront descendre des bras de la Croix le pardon qui leur ouvrira le salut.

La dévotion d'Eusebio à la Croix du Christ est née de circonstances extraordinaires où le merveilleux a, sans doute, une large part. Dans son fond, cependant, qu'on veuille bien le remarquer, elle est authentiquement catholique et d'une qualité théologique irréprochable ; il n'est pour s'en convaincre que de lire l'émouvante prière qu'adresse à la Croix le criminel frappé à mort, « ce long cri passionné, cette exclamation de foi et d'amour qui est la clef de voûte de toute la pièce ». Ce n'est point là peut-être — encore, est-ce bien sûr ? — l'oraison d'un mystique contemplant en silence son Sauveur cloué sur le bois ; c'est la supplication d'un être voué à la perdition et qui se raccroche de toutes les forces de sa foi et de son espérance (ces deux vertus qui n'ont point sombré dans le naufrage de sa charité) à cet Arbre empourpré de sang où le salut du monde s'est un jour accompli. Eusebio sait — et nous le croyons comme lui — que la même Croix qui fait abonder la grâce dans le cœur du juste (« *piis adauge gratiam* ») permet aussi au coupable le plus lourdement chargé de retrouver — fils prodigue ou bandit près d'expirer — la tendresse du Père et l'assurance du Paradis (« *reisque dele crimina* »).

* * *

L'Eglise n'ignore pas que dans une âme brûlée par le péché peuvent encore dormir des sources secrètes ; elle ne s'étonne pas, lorsque la divine Miséricorde les fait soudain affleurer et jaillir ; le pécheur pardonné au dernier instant, rendu par un seul acte de contrition, au terme d'une vie d'iniquités et de sacrilèges, à la resplendissante Communion des saints ne sera jamais pour elle pierre de scandale. Est-ce à dire qu'elle regarde ce retour à Dieu en fin de vie comme un suffisant idéal ? — Certes non ! « Elle n'offre à la Madeleine et au larron rien de moins que son propre modèle de perfection. Cependant, bien qu'en un sens elle ne puisse rien accepter de ce qui est au-dessous de cette perfection, elle se satisfait par ailleurs de ce qui est presque l'infiniment rien. Si elle peut amener le pécheur au moins jusqu'au bord de la grâce, si elle peut arracher au meurtrier mourant un seul cri de repentir, si elle peut seulement lui faire tourner les yeux avec un regard d'amour vers le crucifix, ses labeurs sont mille fois payés ; car si elle ne l'a pas porté au sommet de la sainteté, elle l'a du moins conduit à faire le premier pas et l'a mis au pied même de cette échelle du surnaturel qui monte de l'enfer aux cieux. »¹ — Dans sa *Dé-*

¹ Mgr Robert Hugh Benson: *Paradoxes du catholicisme*.

votion à la Croix, Calderon n'a voulu qu'imager fortement cette chrétienne évidence.

Et Thérèse de Lisieux n'applaudirait-elle pas sans réserve à ce dessein et à sa fulgurante réalisation, elle qui rendait grâces à Dieu de ce que l'assassin Pranzini, monté à l'échafaud « sans confession, sans absolution... remué tout à coup par une inspiration subite... avait saisi un crucifix que lui présentait le prêtre et baisé par trois fois ses plaies sacrées... » ? Ce geste de quelques secondes, c'était, estimait-elle, le signe certain du repentir et du pardon qu'elle avait demandé à Dieu de lui accorder pour « son premier pécheur ».

* * *

La dévotion qu'Eusebio avait si souvent marquée à la Croix du Sauveur ne naîtra en Julia qu'à l'heure du suprême péril ; elle lui vaudra pourtant la clémence des hommes et celle de Dieu. Ainsi, de manière bien différente, ils seront deux à devoir à la Croix leur salut.

Curcio, dont l'autorité paternelle s'impose par menace plus que par persuasion, a contraint sa fille d'entrer au couvent après la mort violente de son fils Lisardo. Julia, dépourvue de toute vocation religieuse, s'est finalement résignée à son inévitable destin. Mais cette existence conventionnelle qu'elle n'a jamais voulue, où elle « vit sans vivre et meurt sans mourir », comment aurait-elle pu changer son âme ? Sous la bure des épouses du Christ, Julia est demeurée à son insu la fiancée d'Eusebio. Que celui qui n'a cessé de posséder vraiment son cœur reparaîsse un jour à ses yeux, elle n'aura pas la force (et l'on ne saurait s'en montrer surpris) de débattre et de résister longtemps : bientôt reprise par son unique amour, elle n'hésitera plus à s'y livrer sans remords, dès là qu'elle se croira abandonnée du ciel. Son état et ses vœux seront alors impuissants à la retenir ; pour rejoindre Eusebio, elle s'élancera, farouche, dans l'aventure et le meurtre... ; elle n'échappera à l'épée de son propre père qu'en implorant de la Croix asile et protection. Et la Croix, qui ne sauve pas à moitié ceux qui à elle se fient, l'aidera à s'évader de l'autre mort — celle du péché — en laquelle elle s'était ensevelie avec une effroyable joie : les portes du couvent s'ouvriront à nouveau et Julia les franchira cette fois de plein gré pour effacer dans la pénitence la longue suite de ses égarements...

Seconde victoire de la dévotion à la Croix : après Eusebio absous et pardonné, Julia repentante et avide d'expiation ! Cette victoire, Calderon

n'a voulu que l'indiquer brièvement ; quelques mots du reste suffisaient car l'action dramatique touchait ici à son terme. Mais elle est autant que la première chargée de sens chrétien ; pour tous les pécheurs du monde quelles qu'aient été leurs voies, le mystère de la Croix sera toujours ce qu'il fut pour Julia comme pour Eusebio : message d'espérance et gage de réconciliation.

* * *

Il paraît inutile d'allonger davantage ce mot d'introduction : qui voudra goûter, en pleine sécurité doctrinale, la beauté et la grandeur de la *Dévotion à la Croix* le pourra sans beaucoup d'efforts, grâce à la belle adaptation française que « Nova et Vetera » a la joie de présenter à ses lecteurs. Homme de lettres et de théâtre, entraîné de longue main au rajeunissement des chefs-d'œuvre du passé, M. René-Louis Piachaud a mis au service de Calderon la langue sonore, la couleur et le rythme verbal qu'on lui connaît, et qui se prêtent si bien à évoquer l'Espagne d'autrefois. Le métier scénique qu'il possède à un rare degré lui a conseillé en plus d'un passage de serrer le mouvement dramatique en le dégageant des surcharges chères aux contemporains de Calderon, mais qui pour nous l'eussent inutilement ralenti ; on saura gré à M. Piachaud d'avoir effectué avec infiniment de tact ce délicat travail de déblaiement : l'œuvre de Calderon n'en sort que plus vivante et plus riche en puissance d'émotion.

Au jeune groupe des « Compagnons de Romandie » est échu le périlleux honneur d'offrir au public les premières représentations de la *Dévotion à la Croix*. Avec cette pièce, bien différente de celles qu'ils ont données antérieurement, les Compagnons abordent une contrée toute nouvelle, mais combien attachante, du théâtre chrétien. Fidèles à leur programme qui ne les limite point à un genre unique, ils vont de l'avant avec une joyeuse confiance ; avec l'espoir aussi que le drame de Calderon qu'ils s'approprient à défendre, éveillera en mainte conscience baptisée une dévotion plus haute et plus tendre à cette adorable Croix par qui ont été ouverts au peuple de Dieu les trésors infinis de la Rédemption.

Charles-F. DONNIER
des Compagnons de Romandie.

*A Monsieur l'abbé Charles Journet,
avec ses profonds respects.
Genève, janvier 1939. R.-L. P.*

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

La montagne. Une croix dans les arbres, près d'un chemin qui conduit à la ville.

GIL, MENGA

GIL

Hue, oh ! ho ! Bourrique d'enfer !

MENGA

Pousse-la.

GIL

Pousse-la ! Je pousse. Et c'est comme si je chantais. Ah ! vingt dieux ! Hardi ! Rien à faire. Il me faut de l'aide, Menga.

MENGA

Tire, alors.

GIL

Oui ? Facile à dire. Eh ! je tire tant que je peux. Mais elle y laissera sa queue avant de reculer, la carne.

MENGA

Bien travaillé, comme toujours. Ah ! Gil, Gil, bougre d'imbécile !

GIL

L'imbécile, c'est toi, Menga. Oui, c'est toi, qui montais la bête: simplement pour m'emmouscailler, tu lui auras dit à l'oreille de se coucher dans le boubier.

MENGA

Non, c'est toi, bien sûr, qui l'as dit pour que je tombe dans la crotte.

GIL

Paix ! Comment la sortir d'ici ?

MENGA

Je m'en vais lui tirer la queue. Tire-la, toi, par le museau.

GIL

Inutile. Travail de singe. Va plutôt chercher au village quelqu'un qui me donne la main.

MENGA

Oui bien, j'y vais. C'est le plus sage. Car, mon pauvre Gil, on sait bien que tu n'es pas assez malin pour te tirer d'affaire tout seul.

GIL

Gare, à la fin, Menga ! Si je me fâche...

MENGA

Adieu, le plus nigaud des hommes.
(Elle sort.)

SCÈNE II

GIL

(Seul.)

Peste de toi, mule à deux pieds ! Peste de l'autre, à quatre pattes ! Mais quelle mouche l'a piquée ? Il n'était pas jusqu'aujourd'hui d'animal plus doux, plus tranquille. On la voyait chaste, docile, modeste, taciturne : enfin, elle avait toutes les vertus que le Ciel refuse à ma femme ; et c'était, je l'ose affirmer, la meilleure mule du monde... Hein ? Des cavaliers sur la route ? Ils sautent de cheval ? Pourquoi ? Deux jeunes gens. Mais quel souci les amène au bois dès l'aurore ? Ils sont pâles à faire peur. Il est clair qu'ils viennent ici. Hé ! là, si c'étaient des brigands ? Moi, dans tous les cas, je me cache.

(Il se cache.)

SCÈNE III

EUSEBIO, LISARDO, GIL caché.

LISARDO

Eusebio, l'endroit nous convient, je suppose ? Dégainons, s'il vous plaît.

EUSEBIO

(Il jette son manteau à terre.)

Un moment, Lisardo. Vous me voyez tout prêt à vous rendre raison. Mais de quoi, je vous prie ? Pourquoi m'appellez-vous et quelle est mon offense ?

LISARDO

Vous le demandez, vraiment ? Soit. Connaissez-vous les papiers que voici ?

EUSEBIO

Jetez-les moi, que je puisse les voir.

LISARDO

Prenez. Eh bien ? Qu'est-ce qui vous arrête ?

EUSEBIO

Maudit l'homme qui livre au papier son secret ! Une lettre, c'est une pierre qu'on lance en l'air : on sait qui l'a lancée, on ne sait pas qui la reçoit.

LISARDO

Ces lettres, les connaissez-vous ?

EUSEBIO

Elles sont, je l'avoue, écrites de ma main.

LISARDO

Bien. Je suis Lisardo, fils de Lisardo Curcio. Les prodigalités futiles de mon père ont vite dissipé le bien de nos aïeux. Il ignore le mal qu'il fait, celui dont la dépense vaine jette à la pauvreté les enfants nés de lui ! Mais la naissance nous oblige, et la noblesse garde ses grands devoirs en perdant la fortune. Julia... le Ciel sait qu'il m'est dur de la nommer ici... Julia, ma sœur (ah ! plutôt à Dieu qu'elle ne le fût pas !) a trahi ses devoirs, ou les a méconnus.

EUSEBIO

Lisardo !

LISARDO

Sachez, vous, qu'on ne fait pas la cour aux filles de son rang comme vous avez pris licence de le faire : par billets clandestins et messages secrets, par le vil truchement de quelque entremetteuse..

EUSEBIO

Lisardo !

LISARDO

En tout cela, ce n'est pas vous seul que j'accuse. J'eusse agi comme vous dans le cas d'une dame qui m'eût permis de la servir. Mais vous étiez, vous, mon ami. Et c'est pourquoi sa faute, ici devient la vôtre. Si ma sœur consentait de vous être mariée, (quant à moi, vive-Dieu ! je la tuerais plutôt) vous deviez faire part de vos vœux à mon père, avant que ma sœur les reçût. Car c'était à mon père, à lui d'abord, de voir s'il convenait qu'elle fût votre femme. Et je ne pense pas qu'il vous l'aurait donnée. Parce qu'un gentilhomme pauvre sait qu'il faut, en telle occurrence, que la fortune aille de pair avec la qualité ; et, parce qu'à ses yeux sa pauvreté doit être un vice, l'honneur du sang ne permet point le mariage de sa fille : il la met au couvent. Et, que ma sœur le veuille ou non, le cloître dès demain se fermera sur elle. Il ne sied pas qu'une religieuse conserve aux pieds de Dieu les gages d'un si fol amour ; je remets en vos mains ces lettres, résolu maintenant de vous les arracher et de vous détruire avec elles. En garde, et que l'un de nous meure !

(Lisardo met la main à son épée.)

EUSEBIO

Arrêtez, Lisardo. Puisque j'ai pu prendre sur moi de subir jusqu'au bout votre outrageant discours, vous me devez au moins d'écouter ma réponse. (*Il se débarrasse à son tour de son chapeau et de son manteau.*) Au point où nous voici, nul accommodement, Lisardo, n'est possible; certes, il faut nous battre et que l'un de nous meure. Mais, quelque juste impatience qui nous anime l'un contre l'autre à présent, je veux, si tout à l'heure je succombe, je veux que vous soyez instruit d'une chose étonnante, de circonstances inouïes et, pour tout dire, d'un miracle qui ne doit pas se perdre et tomber avec moi dans l'éternel silence. Par le saint nom du Christ, je vous conjure de m'entendre, Lisardo.

LISARDO

Nous sommes devant Dieu. Parlez.

EUSEBIO

J'ai tout ignoré de mon père. Je me rappelle seulement que mon premier berceau fut le pied d'une croix, ma première couche une pierre, dans ces montagnes-ci. Des bergers m'y trouvèrent. Ils ont dit que, d'en bas, trois jours durant, ils m'avaient entendu vagir sans oser venir jusqu'à moi, dans la crainte des loups. Un pâtre, qui cherchait une brebis perdue, me découvrit au pied de la croix solitaire. Il me porta non loin, au village où vivait le sage Eusebio, et lui conta ces faits bizarres; Eusebio me prit dans sa maison, et la bonté du ciel vint seconder la sienne. C'est lui qui m'éleva comme son fils; je suis Eusebio de la Croix, en souvenir du nom de mon vieux protecteur et de cette croix tutélaire qui m'avait avant lui gardé dans la montagne. J'appris par goût les armes, et les lettres par jeu. En mourant, Eusebio me légua sa fortune. Pauvre Eusebio, cher Eusebio !

LISARDO

(Il tire l'épée.)

Bien. Maintenant vous êtes prêt, je pense ?

EUSEBIO

Non, je n'ai pas tout dit. Sachez, si ma naissance fut étrange, que mon étoile est plus étrange encore qui, tour à tour mauvaise et bonne, préside au cours tumultueux de mon destin. Enfant, encore au bras de ma nourrice, je lui mordis le sein de ma bouche sans dents; et, folle de douleur, dans sa colère aveugle, elle me jeta dans un puits et se sauva par la campagne. Moi, l'on m'entendait rire, et quelqu'un descendit au fond de la citerne, où je flottais sur l'eau: mes deux petites mains, sur ma bouche ravie, formaient le signe de la croix. Notre maison brûla: j'y restai seul, la porte étant fermée, au cœur même de l'incendie; le feu m'environnait et ne me toucha point; ce matin-là, c'était la Sainte-Croix. J'avais quinze ans lorsque, par mer, je fus à Rome: une tempête vint sur nous, et le navire, crevé sous l'eau par un écueil perfide, se fendit tout d'un coup et sombra corps et biens; moi seul, embrassant une épave, je nageai, sain et sauf, et parvins au rivage; l'épave qui m'avait porté, c'était, en croix, deux poutres attachées. Un jour, pris par trahison, au cours d'une querelle, je n'avais pas tiré l'épée qu'une estocade en plein corps m'abattit; on me voyait déjà troué de part en part: quand je me relevai, ce coup fatal n'avait touché, sous ma chemise, qu'une croix que j'avais au cou. J'en ai gardé, depuis, l'empreinte sur la peau. Une autre fois, nous chassions ici même. Soudain, le ciel sur nous se gonfle de nuages, fulgure, tonne, éclate et grêle et nous mitraille. Mes compagnons cherchent refuge sous les arbres; mais deux hommes et moi, nous restons en arrière. Un trait de foudre les écrase à mes côtés, brûlés, tordus, noircis dans le temps d'un clin d'œil. Alors, levant les yeux du fond de ma terreur, je me trouve debout en face d'une croix: la croix même, je pense, qui jadis assista ma naissance farouche, cette croix dont je porte à la gorge le signe. Sans doute que le ciel ainsi m'en a marqué pour qu'il produise en moi, sensible à tous les yeux, quelque évident effet d'une cause secrète. J'ignore qui je suis, je ne sais où je vais, soit! mais un tel espoir m'anime, une telle ferveur, un si profond élan, que j'ai cru mériter l'amour de Julia. Les titres qu'on acquiert valent ceux qu'on hérite; mon cœur et la raison m'en assurent, du moins. Vous, si vous étiez juste...

LISARDO

Avez-vous bien tout dit ?

EUSEBIO

Vous empêcherez donc qu'elle ne soit ma femme ?

LISARDO

Oui, tant que je vivrai.

EUSEBIO

Alors, que sa maison l'abrite ou que le couvent la reçoive, rien ne la défend plus contre moi désormais.

LISARDO

Assez, Eusebio. C'est au fer de parler, aux langues de se taire.

EUSEBIO

(Il dégaîne.)

Julia ne peut pas être ma femme, non ? Eh bien ! elle sera ma dame et ma maîtresse. En garde, allons ! Puissent mon désespoir, ma colère et ma haine châtier votre orgueil en vengeance mon affront.

(Ils se battent. Lisardo tombe, essaie en vain de se redresser, et s'affaisse.)

LISARDO

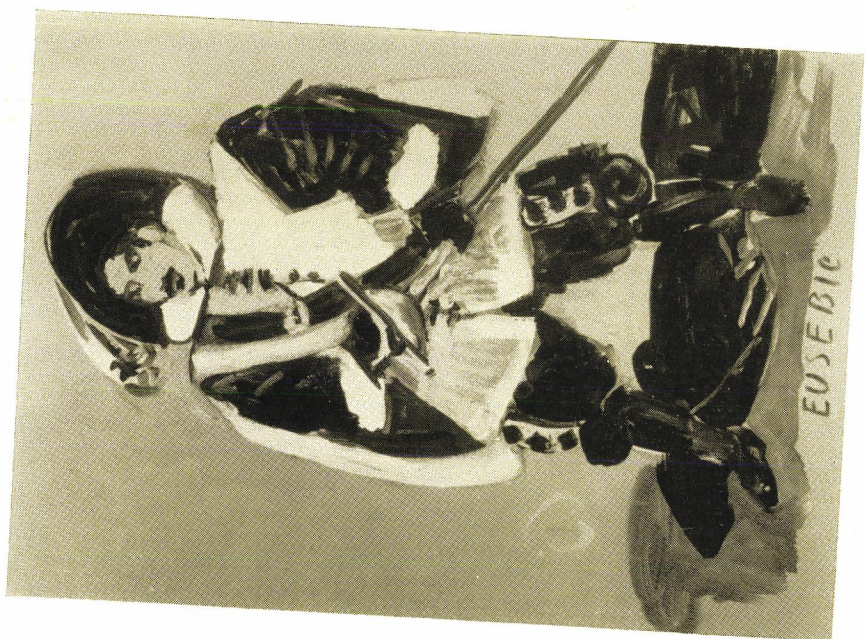
Haï ! je suis blessé.

EUSEBIO

Ah ! blessé, seulement ?

LISARDO

Eusebio, c'en est fait. Mes forces, je le sens, et le jour m'abandonnent. Un prêtre, pour m'entendre en confession, vite !



EUSEBIO

Meurs, misérable ! Tiens !

(Il va lui porter le coup de grâce, mais:)

LISARDO

Par la Croix ! non ! arrête ! Au saint nom de la Croix sur qui le Christ est mort...

EUSEBIO

Cette parole soit ton salut ! Au saint nom de la Croix... Il a suffi que tu l'invoques pour désarmer mon bras ensemble et ma colère. Lève-toi.

LISARDO

Je ne puis, et ma vie avec mon sang s'écoule. Eusebio, vite, vite, un confesseur !

EUSEBIO

Viens, dans mes bras, jusqu'à cet ermitage. Il est tout proche.

(Il l'enlève dans ses bras.)

LISARDO

Pour cette charité que tu fais à mon âme, s'il m'est accordé de voir Dieu, je lui demanderai de te faire la grâce qu'un prêtre aussi t'absolve à l'heure de ta mort.

(Eusebio l'emporte. Une cloche lointaine tinte ; on entend le murmure d'un chœur invisible: *O Crux ave spes unica...*)

SCÈNE IV

Entrent BRAS, TIRSO, MENGHA, TORRIBIO

TORRIBIO

C'est donc ici qu'il est resté ?

MENGHA

Comme un âne qu'il est, auprès de sa bourrique.

TIRSO

Eh ! le voici, là-bas. Il a l'air tout abasourdi.

MENGHA

Eh bien ! Gil, que regardais-tu ?

GIL

Ah ! Mengha, ah ! là, là !

TIRSO

Quoi, qu'y a-t-il ?

GIL

Ah ! Tirso !

TORRIBIO

Allons, parle, voyons !

GIL

Ah ! Torribio !

BRAS

Mais, enfin, Gil, dis-nous ce qu'il y a.

GIL

Ce qu'il y a ? Ah ! Bras, ah ! mes amis ! Ce qu'il y a ? Je n'en sais rien. Il l'a tué d'abord, ensuite il l'a chargé sur son épaule. Peut-être qu'il l'emporte afin de le saler ?

MENGA

Il l'a tué ? Il... qui ça : il ?

GIL

Je vous le demande.

TIRSO

Mais il a tué qui ?

GIL

Voilà, voilà ce qu'il faudrait savoir.

MENGA

On ne tirera rien de ce grand ahuri. Allons, venez, chers amis, s'il vous plaît, et dégageons du borbier la bourrique.

GIL

A l'ermitage ! Il l'a porté à l'ermitage...

(Ils sortent en gesticulant.)

SCÈNE V

La chambre de Julia, dans la maison Curcio ; la croisée est ouverte sur la nuit.

JULIA, ARMINDA

JULIA

Va, ma pauvre Arminda, va, laisse-moi pleurer ma liberté perdue, et dis-moi, si tu veux, qu'où finit notre vie, là finit aussi notre peine.

ARMINDA

Madame, s'il vous plaît...

JULIA

Je me croirais bénie entre les femmes si je pouvais mourir de chagrin tout de suite.

ARMINDA

Vous pleurez de nouveau, madame. Hélas ! pourquoi ?

JULIA

Toutes les lettres que j'avais d'Eusebio, là, dans mon écritoire...

ARMINDA

Ah ! mon Dieu ! votre frère...

JULIA

Oui, Lisardo les a trouvées.

ARMINDA

Il a donc su que vous les teniez là ?

JULIA

Il l'a su, j'ignore comment. Quand il est entré hier, tout pâle et soucieux, j'ai bien pensé d'abord qu'il avait un soupçon. Mais il me dit d'un air tout à la fois amical et fâché, qu'il venait de jouer et qu'il avait perdu; il me pria de lui prêter quelque bijou qui lui permit de retourner au jeu. A peine avais-je mis la clef à la serrure que lui-même il ouvrit et fouilla le tiroir. Il prit les lettres d'Eusebio, me regarda dans un affreux silence, comme s'il ne me voyait plus, repoussa le tiroir et sortit sans mot dire. Il est allé tout droit chez mon père. Ils se sont enfermés dans sa chambre; je pense, Arminda, qu'ils parlaient de me faire mourir. Après, tu les as vus sortir ensemble.

ARMINDA

Ils allaient au couvent, madame, j'en suis sûre !

JULIA

Oui, j'en suis sûre aussi. Je sais bien ce qu'ils veulent. Mais, si l'on croit ainsi m'ôter Eusebio, je te dis, moi, qu'avant d'être religieuse, je me tuerai, tu m'entends, Arminda ?

ARMINDA

Madame !

SCÈNE VI

LES MÊMES, EUSEBIO

(Eusebio paraît à la croisée.)

EUSEBIO

Dernière audace et dernier coup du désespoir : je cherche asile sous le toit de ma victime. Mais, quoi ! c'est ma suprême chance : si, maintenant, l'amour la dispose à me suivre avant qu'elle ait appris la mort de Lisardo, plus tard, quand elle sera mienne, il faudra qu'elle accepte et son sort et le mien.

(Il aperçoit les femmes et murmure :)

Julia, belle Julia !

JULIA

Ho ? C'est toi ? Malheureux, toi, dans cette maison !

EUSEBIO

Oui, Julia, par force et pour l'amour de toi.

JULIA

Tu es fou ! Comment oses-tu...

EUSEBIO

Je ne crains pas la mort.

JULIA

Mais que veux-tu, mon Dieu ! Pourquoi viens-tu ?

EUSEBIO

Si tu m'aimes, Julia, tu me suivras sur l'heure. Et je sais que je t'aime, et je crois que tu m'aimes. Nous n'aurons pas l'aveu de

ton père: il voudrait, ne te l'a-t-on pas dit ? il voudrait t'imposer un mari de son choix. Peux-tu lui résister ici ? Non, n'est-ce pas ? c'est impossible. Alors, quitte cette maison, et viens. J'ai, moi aussi, des maisons de plaisance, des gens pour te servir et pour te protéger; j'ai de grands biens d'argent et le trésor d'une âme, Julia, d'une âme qui t'adore et ne vit que par toi. M'aimes-tu vraiment ? Si tu m'aimes, tu viendras, il le faut, tout de suite: ou je meurs sous tes yeux, Julia.

JULIA

Ecoute, Eusebio...

EUSEBIO

Ose, ou dis-moi de mourir, Julia.

JULIA

Attends, je...

(Un pas, dehors, un appel: « Octavio » !)

ARMINDA

Madame, c'est monseigneur. Dieu, Dieu ! il est rentré !

EUSEBIO

Le malheur est sur moi.

JULIA

Que faire ? Vite, il faut qu'il s'en aille !

(On frappe à la porte.)

ARMINDA

(dans un murmure:)

Ici, venez, dans ma chambre.

(Elle le pousse dans un cabinet voisin.)

SCÈNE VII

CURCIO, JULIA, ARMINDA, EUSEBIO caché,
mais non pour le public.

CURCIO

Ma fille, sois heureuse et prépare ton âme à la plus haute joie, à la plus douce gloire. C'est aujourd'hui que tu épouses Jésus-Christ. Pare-toi, fais-toi belle entre toutes les filles; tout est prêt, mon enfant, pour tes noces divines. Eh bien ? Tu ne me réponds pas ?

JULIA

Seigneur...

EUSEBIO

Si elle répond « oui », je me tue ici-même.

JULIA

Seigneur, l'autorité d'un père a, je le reconnais, tout empire sur notre vie, mais non sur notre liberté. Ne vous paraît-il pas que j'eusse dû connaître votre dessein sur moi, et ne devez-vous point savoir si le vœu de mon cœur...

CURCIO

Pourrait-il désirer de me désobéir ?

JULIA

Permettez-moi de réfléchir, mon père. On ne saurait en un instant décider de toute sa vie.

CURCIO

J'ai consenti pour toi, que cela te suffise !

JULIA

Non, non, jamais, je ne veux pas, je ne veux pas, mon père !

CURCIO

Silence, folle ! Ou, de mes propres mains, je fais de tes cheveux la corde qui t'étrangle.

JULIA

Je défends contre vous ma liberté, mon père, et je ne défends pas ma vie. Reprenez-la, vous me l'avez donnée; et qu'avec moi finisse votre ennui ! La liberté, nous la tenons du ciel. Je garderai ma liberté.

CURCIO

Ah ! misérable, c'est ainsi que tu m'affrontes ? A voir de quel air tu me braves, je recommence à croire, hélas ! ce que j'ai longtemps soupçonné : que ta mère jadis, a souillé notre honneur, l'honneur d'une maison illustre par l'éclat, le sang et la noblesse.

JULIA

Je ne vous comprends pas, je ne puis vous répondre.

CURCIO

Arminda, laisse-nous.

(Arminda sort.)

SCÈNE VIII

CURCIO, JULIA

CURCIO

Tu ne comprends pas, révoltée ? Soit, alors. Puisque ton audace m'y contraint, je vais pour la première fois avouer l'affreux doute dont le secret poison m'a tant rongé l'esprit. Ta mère... ah ! quel morne plaisir on ressent à se plaindre !... Mais il faut expliquer d'abord qu'il y aura cinq lustres, ou presque, notre municipe m'envoya rendre à Rome, au nom de la Seigneurie, hommage à Sa Sainteté. Je dus laisser ta mère ici. Elle passait communément pour une sainte. Hélas ! mon ambassade me retint huit mois à Rome, car, à l'époque, il était question des droits pontificaux sur nous. Je revins ici pour trouver ta mère... le cœur me faut... Mais non, je dois aller jusqu'au bout, maintenant : ta mère était enceinte et tout près d'accoucher. Ses lettres m'avaient averti ; elle y disait qu'au temps de mon départ pour Rome, elle avait eu déjà quelque pressentiment. Or, moi, dans la minute où je la retrouvai, j'eus celui de sa faute et de mon infortune. Je ne dis pas que mon doute fût juste, mais c'était déjà trop, pour mon honneur de gentilhomme, que je dusse douter. Je perdus le goût de la table ; le repos déserta mon lit ; il me semblait que ma poitrine abritait un cœur étranger. En vain, d'abord, j'essayai de combattre le noir soupçon de mon malheur. Ta mère était peut-être chaste et vraie ? Je tentais de le croire et ne le croyais pas. Tant qu'à la fin l'orgueil et l'angoisse d'amour m'ont fait venger sur elle, innocente ou coupable, non point une offense incertaine, mais l'obscur fureur de mon âme jalouse. Un jour, dans la montagne où nous suivions la chasse, j'en éloignai ta mère sans défiance, tandis qu'elle riait à mes tendres propos... On les dit si bien lorsqu'on ment, on les croit si bien lorsqu'on aime ! Lorsque nous fûmes tous deux seuls, au pied d'une croix solitaire, alors...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ARMINDA

ARMINDA

Monseigneur ! Monseigneur !

CURCIO

Eh bien ? Qui t'a permis...

ARMINDA

Il est arrivé...

CURCIO

Parle !

ARMINDA

(Elle sanglote.)

Une chose terrible.

CURCIO

Qu'est-ce que c'est ? Allons !

ARMINDA

Le malheur est sur nous.

CURCIO

Quel malheur ? Parle, enfin ! Ne crains pas de parler quand, moi, je veux savoir !

ARMINDA

Lisardo, monseigneur...

CURCIO

Hein, hein ? Lisardo ?

ARMINDA

Mort.

CURCIO

Mort, Lisardo ? Mort ? C'est la fin de tout.

ARMINDA

Ils l'apportent sur un brancard, tué d'un coup d'épée. Quatre bergers... O mon Dieu ! les voici. Ne le regardez pas.

CURCIO

Mort, Lisardo, mon fils.

SCÈNE X

LES MÊMES, GIL, MENGA, TIRSO, BRAS, TORRIBIO,
portant sur un brancard le cadavre de Lisardo.

JULIA

Lisardo ! Lisardo ! Qui l'a frappé, quel monstre...

ARMINDA

(qui la retient:)

Non, madame...

BRAS

(à Curcio:)

Seigneur, ne le regardez pas.

CURCIO

Arrière, tous !

TIRSO

Non, non, ne le regardez pas.

CURCIO

Arrière, mes amis. Laissez-moi voir mon fils. O Lisardo, c'est toi ? Ta vie était ma vie. Il ne me reste rien, rien, que mes cheveux blancs avec mes plaintes vaines. Dites, qui l'a frappé ?

MENGA

Gil peut le dire. Il a tout vu. Il était caché dans les arbres.

CURCIO

Dis vite, mon ami ! Qui a tué mon fils ?

GIL

Tout ce que je sais, moi, voyez-vous, c'est qu'il s'appelle Eusebio. Ils se querellaient, n'est-ce pas...

CURCIO

Eusebio ! La honte à présent nous écrase. Eusebio me prend l'honneur avec la vie ! (*A Julia :*) Malheureuse, tu vois ? Eusebio, qui t'aime ? Son message d'amour est écrit de ton sang.

JULIA

Père !

CURCIO

Silence. Aujourd'hui même, tu franchis sans retour la porte du couvent, ou c'est la tombe qui t'accueille avec ton frère. Moi, devant ma douleur, vous êtes morts tous deux : et, mort au monde, il vivra, lui, dans ma mémoire ; vivante au monde, toi, tu meurs dans ma mémoire. Venez, tous, et fermez les portes. Et toi, reste seule avec lui : que la mort t'apprenne à mourir !

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

JULIA, LE CADAVRE, EUSEBIO

JULIA

Tu vois ton œuvre. Eusebio. Tu ne dis rien, cœur sauvage, tu pleures ! Moi, je voudrais pouvoir crier, crier, te dire... te dire, quoi, mon Dieu ? Je ne sais s'il y a dans mon âme indignée plus d'horreur ou plus de pitié. Lisardo ! son sang coule et demande vengeance, et toi, cruel, tu pleures. Ses blessures ne mentent pas, et tes larmes à toi, sont vraies. Eusebio, dans la confusion mortelle de mes sens, je voudrais te punir ensemble et te défendre. Je risquais ma vie à te suivre, et j'allais te suivre, en effet ; pour me donner à toi, j'osais braver mon père : je te sacrifiais le devoir et l'honneur : et voilà, voilà quelles noces nous préparait l'amour d'Eusebio. Je ne peux plus chercher mon bonheur dans tes bras : va-t'en, assassin de mon frère, tu me seras toujours l'image de sa mort. Tu l'as voulu : pour toi je suis perdue, et je le suis par toi. Mais, parce que je t'ai aimé, je te pardonne. Adieu.

(Elle va à la fenêtre.)

Il faut t'enfuir par le jardin. Mon père, à tout instant, peut revenir ici. Eusebio, va-t'en, et souviens-toi qu'il faut que tu m'oublies. Pars, et puis sois heureux, sans regret, sans remords. Adieu. Le couvent, tout à l'heure, se fermera sur moi comme une tombe où je vivrai sans vivre et mourrai sans mourir.

EUSEBIO

Julia, mon seul crime est de t'avoir aimée. Mais Lisardo git entre nous, et puisque je te perds, à quoi bon lui survivre ?

(Il présente sa dague à Julia.)

Venge ton frère, Julia, et délivre-moi de la vie. Ou, pour ne pas frapper toi-même, aimes-tu mieux que j'appelle ton père ? Je m'en vais l'avertir que je suis dans ta chambre.

JULIA

Arrête, Eusebio. Je te supplie... Ecoute ma prière et promets d'obéir.

EUSEBIO

Parle. J'obéirai.

JULIA

Pars et sauve ta vie, Eusebio, pars, je le veux. Tu as des biens, tu as des gens pour te défendre.

EUSEBIO

J'y devrai renoncer. Tu m'ordonnes de vivre, tu ne peux faire que je cesse de t'aimer. O Julia, tu sais, tu vois ma passion. N'espère pas que le mur d'un couvent la retienne ou t'en garde !

JULIA

Veille sur toi, je veillerai sur moi.

EUSEBIO

Mais, alors, je te reverrai ?

JULIA

Non.

EUSEBIO

Non... Julia ?

JULIA

Non.

EUSEBIO

Est-ce déjà que tu me hais ?

JULIA

Je tâcherai de te haïr.

EUSEBIO

Et tu pourras m'oublier ?

JULIA

Je ne sais.

EUSEBIO

Dis-moi que nous nous reverrons.

JULIA

Jamais.

EUSEBIO

Tu m'as aimé, pourtant ?

JULIA

(Elle désigne Lisardo.)

Oui, mais tu l'as tué... On vient. Pars, Eusebio !

EUSEBIO

Je pars, je t'obéis. Oh ! ne plus nous revoir... Julia !

JULIA

Jamais plus !

(Il saute par la croisée, que Julia referme aussitôt. La porte s'ouvre : deux serviteurs viennent enlever le corps, tandis que Julia répète : « Jamais plus ! Jamais plus ».)

Fin de la Première Journée.

DEUXIEME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Dans la montagne. On entend un coup de feu.

EUSEBIO, RICARDO, CELIO, armés d'arquebuses.

RICARDO

Ma balle a dû lui crever la poitrine.

CELIO

Il est tombé comme une masse.

EUSEBIO

Enterrez-le. Plantez sur le tertre une croix, et que Dieu lui pardonne !

RICARDO

Amen. Notre cher capitaine y met toujours les formes.

(Il sort avec Celio.)

EUSEBIO

(seul, s'assoit sur un rocher.)

Et puisque mon étoile, acharnée à me nuire, a fait de moi le chef de ces coupe-jarrets, j'entends que mes forfaits égalent mes malheurs. J'ai couché Lisardo dans un combat loyal: je me

suis vu jugé, condamné sans appel, comme si je l'avais tué par trahison. Il ne me reste rien, mes biens sont confisqués, mes maisons et mes terres; on me traque à présent, ma tête est mise à prix. Soit ! Je rends coup pour coup, maintenant que ma vie en a coûté tant d'autres, et je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. Marchand ou voyageur, l'homme dont le chemin passe par ma montagne, y laissera ses os.

SCÈNE II

EUSEBIO, RICARDO et CELIO

(Ils amènent Alberto, les mains liées.)

RICARDO

Ah, capitaine, écoute ! en me penchant sur lui, moi qui le croyais mort... Quelle aventure !

EUSEBIO

Eh bien ?

RICARDO

J'ai trouvé ma balle aplatie, au beau milieu de la poitrine, sur ce petit livre, tu vois, qu'il avait sous l'habit. Et lui n'était pas mort. Etourdi, seulement.

EUSEBIO

Est-ce possible ?

CELIO

Tiens : la balle de Ricardo.

EUSEBIO

Mais par quel effrayant prodige... Qui es-tu ? Il est clair que le Ciel t'a sauvé par miracle.

ALBERTO

Capitaine, dans la vieillesse où tu me vois, je suis heureux entre les hommes de ce monde, car, bien indigne, je suis prêtre. Pendant quarante-quatre années, le ciel m'a permis d'enseigner la théologie à Bologne. Sa Sainteté, pour prix de mon zèle sincère et de mes très humbles travaux, me donna l'évêché de Trente. Mais, étonné bientôt d'avoir, en l'acceptant, reçu la charge de tant d'â-

mes, alors que je pouvais à peine, quant à moi, rendre à Dieu compte de la mienne, renonçant les honneurs, les palmes illusoires, je suis venu chercher dans cette solitude la contemplation de la vérité nue. J'allais à Rome, capitaine, solliciter de la grâce du pape la faveur de fonder un saint ordre d'ermites. Ta violence et celle de tes hommes arrêtent mon dessein tout ensemble et ma vie. La volonté de Dieu soit faite !

EUSEBIO

Et quel est ce livre, dis-moi ?

ALBERTO

Le fruit de mon étude, après beaucoup d'années.

EUSEBIO

Mais encore, qu'enseigne-t-il ?

ALBERTO

La vertu sublime de ce bois sur lequel Jésus-Christ en mourant triompha de la mort. Il a pour titre les *Miracles de la Croix*.

EUSEBIO

(Il lui délie les mains.)

Oh ! quel bonheur, vieillard, que le plomb ardent de la balle, tout aussitôt qu'il a touché ton livre, soit devenu souple comme la cire ! Brûle plutôt ma main qu'un papier d'un tel prix ! Tu es libre, va, garde tout, l'habit et l'argent que tu portes. Mais donne-moi le livre, je te prie. (*A Ricardo et Celio.*) Vous, maintenant, vous répondrez de lui : escortez-le jusqu'à la plaine.

ALBERTO

Je prierai Dieu pour qu'il t'éclaire et te montre l'erreur où je vois que tu vis.

EUSEBIO

Demande à Dieu, vieillard, si tu me veux du bien, qu'Il daigne faire en sorte qu'un confesseur m'assiste à mon heure dernière.

ALBERTO

Je te promets de t'assister moi-même : où que tu sois, je quitterai pour toi mon ermitage. Mon nom est Alberto.

EUSEBIO

Tu le promets, vraiment ?

ALBERTO

Je le promets. Voici ma main en témoignage.

(Alberto sort avec les bandits. Eusebio feuillette le livre.)

SCÈNE III

EUSEBIO, CHILINDRINA

CHILINDRINA

Eusebio, salut ! Ouf ! ouf ! J'ai traversé la montagne en courant.

EUSEBIO

Ah ? Qu'y a-t-il, ami Chilindrina ?

CHILINDRINA

Deux nouvelles. Mauvaises.

EUSEBIO

Voyons ! Tu m'inquiètes.

CHILINDRINA

D'abord la Seigneurie a chargé le vieux Curcio de vous donner la chasse.

EUSEBIO

Bien, je savais cela.

CHILINDRINA

Et de vous prendre mort ou vif.

EUSEBIO

Bien, bien ! Quoi d'autre ?

CHILINDRINA

Sa fille, Julia...

EUSEBIO

Hein, Julia ? Dès là que tu commences par nommer Julia, je peux m'attendre au pire. Enfin, Julia ?... Achève !

CHILINDRINA

Elle est dans un couvent, pour la vie !

EUSEBIO

Ah ! c'en est trop ! Quand donc le Ciel sera-t-il las de punir encore sur ma tête tant de désirs qui furent vains, tant d'espérances qui sont mortes ? L'amour d'elle me tient, tête et cœur, et, voilà, c'est au Ciel qu'on me sacrifie ! Eh bien ! jaloux du Ciel, j'oserai l'affronter. Au point où me voici, moi qui tue et vole pour vivre, je veux aller plus outre et descendre plus bas. En avant donc, le sort en est jeté ! Appelle Ricardo, tout de suite, et Celio. Va, cours, je les attends. A présent il n'est rien que je craigne ou respecte ; le désespoir me porte et j'irai jusqu'au bout. Julia... Cette nuit, je te l'enlève, ô Ciel ! malgré les murs sacrés du couvent qui la garde. Et si ce n'était par amour, ô Ciel ! je le ferais par haine et pour le noir plaisir de t'offrir, en moi seul, tout ce bouquet de crimes.

SCÈNE IV

EUSEBIO, GIL, MENGA

MENGA

S'il allait surgir là, tout à coup, devant moi ? Ce n'est pas impossible. Avec ma malchance ordinaire...

GIL

Eh ! femme, je suis là. Tu n'as rien à craindre de lui : qu'il se montre, le capitaine des voleurs ! Vois, j'ai ma fronde et mon gourdin. Ah ! mais...

MENGA

Gil, j'ai quand même un peu peur. Il est terrible, cet homme, Brr ! Pense à la pauvre Silvia, l'autre jour, ici-même. Quand elle y vint, elle était fille, femme quand elle retourna. Il ne respecte rien.

GIL

Il me respecterait, moi, je le garantis.
(Eusebio se lève, ils l'aperçoivent.)

MENGA

Seigneur, vous êtes étranger, sans doute ? Prenez garde, Eusebio rôde par ici.

GIL

Oui, oui, seigneur, prenez par là pour retrouver la route.

EUSEBIO

(A part.)

Ceux-là ne m'ont pas reconnu.

GIL

Ou voulez-vous, seigneur, que ce bandit vous tue ?

EUSEBIO

(en riant:)

Merci ! Comment faut-il, brave homme, que je paie un si bon avis ?

GIL

(Il tend la main.)

En échappant, seigneur, à ce coquin fatal.

MENGA

Oui, vite, allez : s'il vous attrape, vous aurez beau n'avoir rien tenté contre lui, il vous tuera d'abord, sûr de vous faire encore une grande faveur en plantant une croix, après, sur votre tombe.

SCÈNE V

LES MÊMES, RICARDO, CELIO

RICARDO

Il n'est pas seul ?

GIL

Heuh ! un voleur : sauve qui peut.

RICARDO

Eh bien ! Eusebio, nous voici.

GIL

(à Menga :)

Eusebio ? Il a bien dit Eusebio ?
(Menga, épouvantée, fait oui de la tête.)

EUSEBIO

Je suis Eusebio. Qu'attendez-vous de lui ?

MENGA

Gil, Gil, tu as ta fronde et ton gourdin...

GIL

Eh ! j'ai le diable, et qu'il t'emporte !

CELIO

Ecoutez, capitaine, au débouché du col, une troupe en armes s'avance. C'est Curcio qui marche contre vous. Il faut rallier nos gens si nous voulons prendre le large.

EUSEBIO

Oui, hâtons-nous. Demain, nous accepterons la bataille. Mais, cette nuit, nous avons mieux à faire. Gens du village, vous direz à Curcio qu'avec les braves qui me suivent, nous défendons simplement notre vie. Je ne le cherche pas; c'est à tort qu'il me persécute, car je n'ai pas frappé son fils en trahison. Si Curcio s'obstine, alors... nous aussi, nous savons nous battre. (*A Ricardo et Celio :*) Attachez-les, maintenant, sous les arbres, et bandez-leur les yeux.

RICARDO

(à Gil:)

Tiens-toi tranquille, hein ?

CELIO

(à Menga:)

Allons, les mains au dos, ma belle.

GIL

Il va me ficeler comme un saint Sébastien.

MENGA

(à Celio:)

Saint Sébastien tant qu'il pourra vous plaire: attachez, seigneur, attachez, mais ne me tuez pas.

GIL

Eh ! c'est assez pour moi. Je ne chercherai pas à me sauver, seigneur. Ou que je sois pendu !... Menga... c'est ma femme... Menga le jure aussi. Elle ne ment jamais.

MENGA

Non, non, jamais, seigneur, sauf à cet imbécile.

SCÈNE VI

GIL, MENGA attachés. TIRSO à la cantonade

GIL

Hi, hi ! Menga, nous voilà bien ! J'aimerais m'en aller, tu sais.

MENGA

Viens jusqu'ici, je ne peux pas bouger.

GIL

Viens, toi, d'abord. Moi, n'est-ce pas ? ni plus ni moins qu'un saucisson...

MENGA

Assez, tu nous ennues. Quel idiot !

GIL

Il ne passera donc personne par ici ? Un charretier, un mendiant, un petit clerc, une religieuse ? Quelqu'un, enfin, n'importe qui, pour me déficeler.

TIRSO

(à la cantonade:)

Ohé ? Eh ! là-bas en bas ?

GIL

C'est moi, seigneur. A l'aide !

TIRSO

Mais qui m'appelle ? Et d'abord où vous cachez-vous ?

MENG A

Ici, dans les arbres, seigneur, si par hasard vous cherchez une corde, j'en tiens une à votre service.

GIL

Non, non, prenez la mienne; elle est plus grosse et toute bonne.

MENG A

Une femme, seigneur, m'implore votre appui. Ah ! malheureuse...

GIL

Laissons les compliments et la galanterie. Ce sera bon après, quand on m'aura, moi, délivré.

SCÈNE VII

LES MÊMES, TIRSO, puis CURCIO, OCTAVIO, BRAS
et la troupe en armes de Curcio.

TIRSO

Où sont-ils ?

GIL

Par ici !

TIRSO

Tiens, c'est Gil. Eh ! Gil, que fais-tu là ?

GIL

Tu vois, je t'attendais. Ote-moi cette corde.

MENGA

Au secours, au secours !

CURCIO

(suivi de sa troupe)

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

MENGA

Seigneur, vous arrivez à point pour punir ce vilain qui me
laisse attachée.

(Du menton, elle désigne Gil.)

CURCIO

Que vous arrive-t-il ? Et qui vous a liés ?

GIL

Qui ? Le diable en personne, ou plutôt Eusebio, seigneur. Il
a dit de vous dire... Mais qu'est-ce qu'il a dit, au juste ? Hi, hi !

je ne sais plus. Tant y a qu'il nous a laissés là comme vous pouvez voir.

TIRSO

Plains-toi, Gil ! Tu t'en tires bien, je pense. Eusebio ne t'a fait aucun mal !

BRAS

Il t'a laissé Menga.

GIL

Oui, oui, c'est bien ma chance. Antoine, lui, quand Eusebio a pris sa femme, il l'a gardée au moins pendant une semaine.

BRAS

Et Catherine. Il l'a gardée un mois dans la montagne.

CURCIO

Vit-on jamais un pareil scélérat !

MENGA

Il faut l'anéantir, seigneur. Et nous, les femmes, si vous le jugez à propos, nous prendrons avec vous les armes contre lui.

GIL

Seigneur, ce qu'il y a de sûr, c'est que son repaire est ici. Voyez. Autant de croix, autant d'hommes qu'il a tués.

CURCIO

(à part:)

C'est ici le lieu même, ô Ciel, de ce miracle où mon cœur et mes yeux d'alors n'ont pas su voir qu'il faisait éclater l'innocence de celle que mes hideux soupçons, hélas ! ont tourmentée.

OCTAVIO

Qu'avez-vous, seigneur ? Vous pleurez.

CURCIO

Octavio, dis-leur à tous de s'éloigner. Je veux ici rester un moment seul, avec un souvenir cruel et des regrets où la honte, pour moi, se mêle à la douleur.

OCTAVIO

Seigneur...

CURCIO

Dis-leur de me laisser.

OCTAVIO

Soldats, venez. (*A Menga et Gil :*) Vous aussi.

BRAS

Mais...

OCTAVIO

Suivez-moi tous, vous dis-je. (*Montrant Curcio :*) Le seigneur Curcio l'ordonne. Et nous allons camper à quelques pas d'ici.

GIL

Bien. Pour camper ailleurs, d'ici nous décampons.
(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

CURCIO

N'est-il pas des instants de nos pires douleurs où nous sentons un immense besoin de rester seuls en face de nous-mêmes ? Il me semble à présent, dans cette solitude, que je puis opposer aux malheurs de ma vie le souvenir des jours bénis. Je ne veux pour témoins les oiseaux ni les sources; car l'oiseau chante et la source murmure. Mais ! l'ombre légère des branches m'apaise et l'émoi de mon cœur se plaît à leur silence. Cette montagne a vu ma passion jalouse. Hélas ! la jalousie est la mort de l'amour. O Rosmira un soir, dans ces lieux où je me retrouve... C'était ici, mais il y a vingt ans. Ah ! puis-je m'étonner si les fleurs devant moi tremblent et s'effarouchent, et si j'encours à chaque pas le reproche muet des feuilles et des pierres; si les arbres ont l'air de me vouloir du mal, et si les rocs semblent debout pour m'écraser ? Ils se souviennent de mon crime. Ils étaient là quand j'ai tiré l'épée. Mais elle, Rosmira, me regardait sans crainte : dans les tempêtes de l'amour, l'innocence n'est jamais lâche. « Cher époux, me dit-elle, arrête. Ma vie est tienne. Il est en toi de me l'ôter, si tu le veux. Seulement dis-moi, je te prie, pourquoi je meurs et permets-moi de t'embrasser. Et je criai : « Tu portes dans ton sein le germe de ta mort; tu m'as trahi, mais tu ne verras pas ta délivrance infâme ! » Rosmira dit : « Fais-moi mourir si tu me crois coupable, mais, par cette croix que j'embrasse... » Et cette croix, la voici, la voici ! « ...je te le jure, et qu'elle seule me protège, je n'ai jamais trahi mes devoirs envers toi. » Ainsi parlait mon épouse loyale; la vertu rayonnait sur son noble visage; j'aurais voulu tomber à ses genoux, lui demander pardon d'avoir pu douter d'elle. Mais l'orgueil m'emportait, et l'obscur colère, et j'allai jusqu'au bout. Je frappai, je frappai. En vain : je ne frappais que l'air. Elle s'évanouit sans qu'un coup l'eût touchée. Epouvanté de ce prodige, je la laissai pour morte et m'enfuis à la ville. Là, sur le seuil de ma maison, Rosmira m'attendait, belle comme l'aurore, quand l'aurore se lève et dans

ses bras légers nous montre le soleil. Et Rosmira me tendait son enfant, sa fille, Julia, née au pied de la croix: et Julia, sur sa frêle poitrine, en portait le signe de feu. Oui, c'est ici, mon Dieu, sous la protection de cette croix, que la mère avait vu sa double délivrance: car deux jumeaux lui étaient nés. Ah! hélas! l'autre enfant restait perdu dans la montagne. Alors, moi...

SCÈNE IX

CURCIO, OCTAVIO

OCTAVIO

Seigneur ! la troupe des brigands traverse la vallée. Il faudrait les rejoindre avant que la nuit vienne, car eux connaissent la montagne. Mais ils sont loin déjà.

CURCIO

Fais rassembler nos gens, et sus à l'ennemi.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

Sous les murs du couvent.

EUSEBIO, RICARDO et CELIO, avec une échelle.

RICARDO

Plaçons l'échelle. Là. Sans bruit !

EUSEBIO

Quand je serai là-haut, retirez-la, puis vous attendrez mon signal. Et, d'ailleurs, si je dois tomber...

RICARDO

Vous ne tomberez pas, capitaine.

CELIO

Eh ! non...

EUSEBIO

Vous ne voyez donc pas, là-haut, la colère du Ciel s'allumer sur ma tête ?

RICARDO

Bon ! ce n'est que la lune. Auriez-vous peur, vous, capitaine ?

EUSEBIO

Hein ? Peur ? Moi, j'aurais peur ?

CELIO

Hardi, montez.

EUSEBIO

Oui, je monte, malgré ces rayons qui m'aveuglent. Je suis prêt, s'il le faut, à traverser les flammes, et le feu de l'enfer ne m'arrêterait pas.

(Il monte et franchit le mur.)

CELIO

Bon, ça. Tu vois, il est entré.

RICARDO

Ote l'échelle.

CELIO

Il va falloir l'attendre jusqu'au jour.

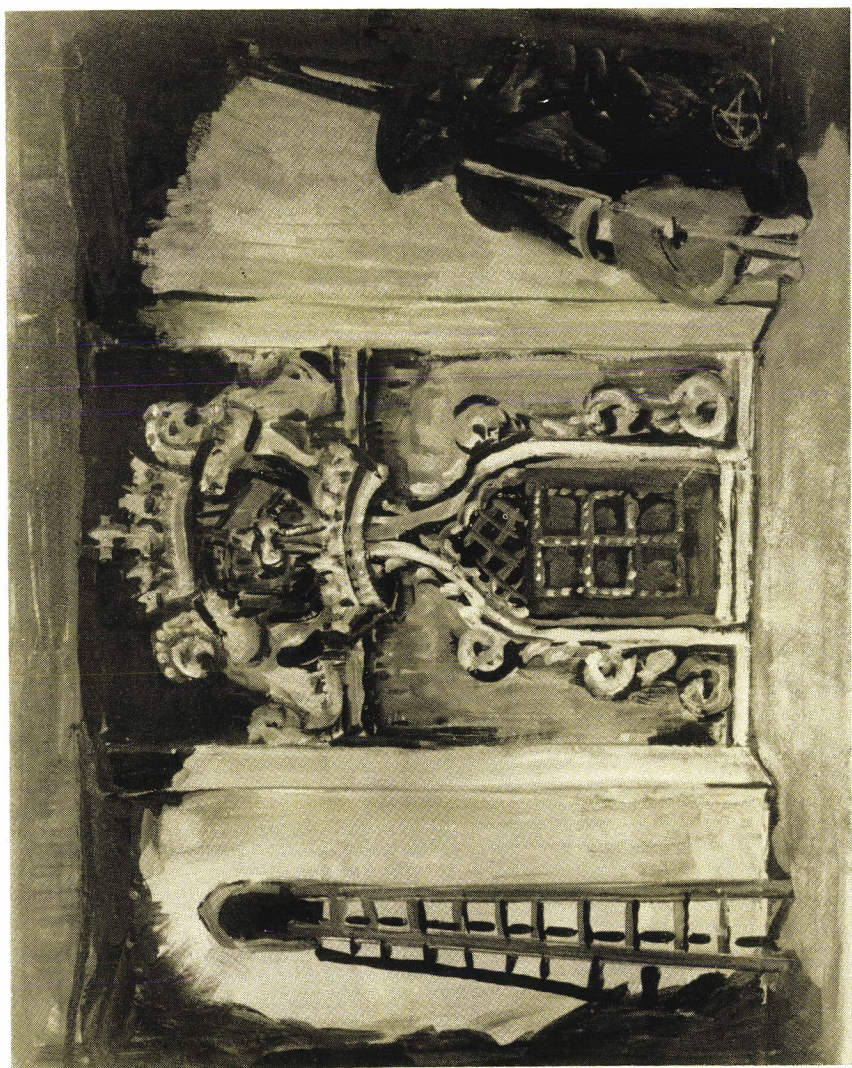
RICARDO

Je le crains fort.

CELIO

Il a vraiment du cœur au ventre. Asseyons-nous.

(Ils s'assoient en ramenant sur eux leurs manteaux.)



SCÈNE XI

La cellule de Julia.

EUSEBIO, JULIA, endormie.

EUSEBIO

(Il entre.)

Tout dort dans ce couvent. Quel sinistre silence ! En vain, je cherche en vain de cellule en cellule ; et j'ai trouvé partout les portes entr'ouvertes, les nonnes endormies. Mais Julia ? Vais-je enfin la revoir derrière ce rideau ? (*Il l'écarte.*) C'est elle. Eh bien, allons, allons ! Courage ! Il faut agir, et j'hésite, et j'attends. Mais qu'est-ce que j'attends ? Et qu'ai-je fait, soudain, de mon audace?... Julia ! Son humble vêtement la fait encore plus belle. Ah ! n'est-ce pas que la beauté, dans une femme, c'est aussi la pudeur ? A l'instant où sa grâce irrite nos désirs, nous sentons le respect que sa vertu commande. Hélas ! Ah ! Julia...

JULIA

(Elle s'éveille.)

Qui parle et dit mon nom ? Ciel, qui est là ?

EUSEBIO

Julia...

JULIA

Va-t'en, songe terrible !

EUSEBIO

Julia...

JULIA

Que me veux-tu, chimère, illusion, forme et voix d'un amour dont tu n'es plus que l'ombre ?

EUSEBIO

Julia, Julia, je suis Eusebio, Eusebio qui t'aime et tremble à tes genoux.

JULIA

C'est toi, vivant, ici, où je meurs dans les larmes ? Que veux-tu, malheureux, que viens-tu demander ? J'ai peur. Comment es-tu venu ?

EUSEBIO

Julia, mon amour a tout osé pour toi. J'ai souffert en mon cœur, mais j'espérais encore, avant le jour funeste où le cloître t'a prise. Quand j'ai vu Julia morte au monde et perdue, je n'ai plus écouté que la révolte de mon sang. Si j'offense le Ciel en violant cette clôture, c'est que le Ciel aussi m'a volé mon bonheur. Julia, tu m'étais promise !

JULIA

Je t'appelais mon maître et, déjà, mon époux, Eusebio, c'est vrai. Mais, en entrant ici, j'ai renoncé le monde ; Christ a reçu mes vœux devant l'autel. Je n'ai plus d'autre époux, j'appartiens à Lui seul. Va-t'en, retourne à ta montagne abominable, tuer encore des hommes, forcer encore des femmes. Va-t'en. Cet asile est sacré. Ici, surtout ici, ton fol amour pour moi devrait te faire horreur.

EUSEBIO

Non, plus tu me résistes, plus le désir de toi me brûle. Maintenant, j'ai franchi ces murs, je t'ai revue. Mon amour ne peut rien contre ma passion. Sois à moi, tout de suite, ou j'appelle et je crie. Ho ! ho !

JULIA

Arrête, Eusebio ! Hélas... Hein ? Tu entends ? Un pas. On traverse le chœur. Dieu ! Dieu !

EUSEBIO

Amour, puissant amour !

JULIA

Etoile impitoyable !

(Eusebio s'avance, il aperçoit la croix sur la poitrine de Julia dégrafée et recule épouvanté.)

EUSEBIO

Ah ! Ciel ! Là, sur sa gorge : la Croix !

SCÈNE XII

Dehors, sous le mur du couvent.

RICARDO, CELIO

RICARDO

Quoi ? trois heures ? il tarde.

CELIO

Un homme dont la nuit favorise l'amour ne se met guère en peine du soleil, eh, Ricardo ?

RICARDO

Le jour vient tard toujours pour l'homme qui désire; pour l'homme qui jouit, le jour vient toujours tôt.

CELIO

Mais trois heures, pourtant...

RICARDO

Regarde au ciel, là-bas, la menace de l'aube.

CELIO

Mais à quoi pense-t-il, chair-Dieu ?

RICARDO

Tu vois, vers l'occident, l'arbre a son côté d'ombre.

CELIO

Sais-tu l'idée, ô Ricardo, qui tout à l'heure m'est venue ?
C'est que sa Julia l'avait fait appeler.

RICARDO

Parbleu ! Aurait-il sans cela risqué la chose ? Violer un cou-
vent !

CELIO

Ecoute, écoute, Ricardo !

RICARDO

Oui, vite, remettons l'échelle.

SCÈNE XIII

EUSEBIO, JULIA, à une fenêtre ; en bas, CELIO et RICARDO

EUSEBIO

(Il enjambe la fenêtre.)

Laisse-moi, femme, laisse-moi.

JULIA

Quoi ! par ta passion vaincue, de tes sanglots touchée, attendrie à tes larmes, deux fois j'offense Dieu, mon époux et mon Dieu, et maintenant que je suis prête à me reprendre à Dieu pour m'attacher à toi, Eusebio, c'est toi qui me méprise, n'est-ce pas ? Et tu me quittes ?

EUSEBIO

Ah ! laisse-moi, que je me sauve de tes bras. J'ai trouvé Dieu dans ta caresse épouvantable, et tout de toi, tes yeux, tes soupirs, tes paroles, tout me brûle et m'anéantit : l'enfer s'ouvre pour moi sur ton corps de jeunesse ; et c'est à cause de la croix. Hein ? la croix, je l'ai vue et tu la portes, là, sur ta poitrine. Et cette croix, ne sais-tu point que c'est un signe, et que le miracle est en elle ? Le Ciel n'a pas permis que je perdisse, même au point où je suis, le respect de la Croix. Si j'en fais le témoin du pire de mes crimes, pourrai-je après l'appeler à mon aide ? O Julia, reste dans ton couvent. Devant toi, malheureuse, je m'humilie et plus que jamais je t'adore.

JULIA

Arrête, Eusebio, je t'en supplie, arrête !

EUSEBIO

Ah ! l'échelle est ici.

JULIA

Au moins, emmène-moi.

EUSEBIO

Non, non, Dieu le défend. Et le bonheur que j'espérais de toi, Dieu me défend de le connaître. Hé bien ! qu'est-ce que c'est ? Je ne me soutiens plus. Je...

(Il est tombé. Ricardo le secoue pour le ranimer.)

RICARDO

Capitaine, eh ! là, capitaine...

EUSEBIO

(dans un éblouissement:)

Vous ne voyez donc pas que le vent étincelle ? Ces flammes, ces rubis, ces feux tombent sur moi. (*Le jour, en effet, se lève. Eusebio prosterné :*) Et sur moi, voyez ! le ciel saigne. Divine Croix, protégez-nous ! Je fais vœu, si vous me sauvez, en quelque lieu que je vous trouve désormais, de tomber à genoux et de dire un *Ave Maria*.

(Cloches lointaines. Le Chœur invisible chante :

*Vexilla Regis prodeunt
Fulget Crucis mysterium
Qua Vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit.*

Lentement, Eusebio s'est redressé. Ricardo, Celio l'entraînent. Ils oublient l'échelle.)

SCÈNE XIV

JULIA, à la fenêtre.

Voilà donc la constance, ingrat, de ton amour ? Il a duré jusqu'à l'instant où, par menaces et prières, et, tour à tour, par violence et par tendresse, Eusebio m'a vue à sa merci. Maître d'user de moi selon sa guise, il m'a laissée ici. J'étais vaincue, et lui vainqueur, il s'est enfui. A présent, son mépris me tue. Je rebutais Eusebio quand il tournait vers moi ses larmes; et, maintenant qu'il m'abandonne, c'est moi qui le prie en pleurant. Femmes, nous sommes ainsi faites: l'amant qui nous désire et que nous désirons, on nous voit refuser son plaisir et le nôtre. On nous aime, nous méprisons; on nous dédaigne, nous aimons. Et moi, parce qu'il m'a quittée, j'ai mal de ne pas être à lui. Voilà l'échelle; c'est ici qu'il est tombé. Eusebio, vais-je oser te rejoindre ? Ah ! ce crime déjà, mon âme le commet. Il a franchi pour moi les murailles du cloître: et ne me suis-je pas réjouie en pensée, ô malheureuse ! que son amour lui fit oser jusqu'à cela ? Eh bien ! vite, à mon tour, je sortirai d'ici comme il y pénétra. Eusebio sera fier de voir que je me jette, pour lui, dans les mêmes périls qu'il a courus pour moi. Eusebio, Eusebio, je l'aime, et le plaisir d'amour est grand, peut-être, à la mesure du péché ? Et Dieu voudra, peut-être, pardonner cette grande faute parce qu'elle est d'irrésistible amour ? Allons ! *(Elle descend les degrés de l'échelle.)* Allons ! Allons ! Je foule aux pieds tout respect vers le monde, vers les hommes et Dieu; je suis un mauvais ange; précipité du ciel, il n'y peut remonter puisqu'il aime sa chute. Et voici, je suis hors du cloître; j'ai devant moi la nuit et le silence, et l'ombre noire, où je trébuche dans ma faute. Où vais-je ? où dois-je aller ? et, maintenant, que faire ? Dans mes veines le sang se fige; ma propre voix dans l'écho me condamne; le crime dont l'orgueil jusqu'ici me soutint, tout à coup m'ôte mon audace; mes pieds n'avancent plus; l'air m'écrase, j'ai peur, j'ai froid, je n'irai pas plus loin. Rentrer, je veux rentrer tout de suite

au couvent, pour m'y revoir punie et pardonnée. Car je m'assure en la bonté de Dieu, et il n'y a pas d'étoiles au ciel, pas de grains de sable en la mer et pas d'atomes dans le vent capables de nombrer, même comptés ensemble, tous les péchés que Dieu, s'il lui plaît, nous pardonne. On vient, là ? Je me cache, et, tout à l'heure, quand il n'y aura plus personne, je rentrerai...

(Elle se retire à l'écart.)

SCÈNE XV

RICARDO, CELIO, JULIA

RICARDO

Il était fou d'oublier cette échelle.

CELIO

Oui, mais le capitaine était dans un état... Il faisait peur à voir.

RICARDO

Prends l'autre bout.

(Ils sortent.)

JULIA

Ils sont partis. Mais cette échelle ? C'est ici qu'elle était ? Non ? Plus loin, alors. Mon Dieu ! là-haut, c'est ma fenêtre. L'échelle, ils ont ôté l'échelle. Ah ! Ciel impitoyable, c'est ainsi : vous me fermez le retour et la grâce, quand je reviens et quand je me repens ? Je ne peux pas remonter, maintenant ! Eh bien, puisque la clémence de Dieu ne s'étend plus sur moi, c'en est fait, c'en est fait : je suis désespérée et m'abandonne au crime ; j'étonnerai le Ciel et le monde et l'enfer. Tout est dit. Ha ! ha ! ha !

(Elle sort en courant.)

Fin de la Deuxième Journée.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

Dans la montagne, où paraît Gil : une hache sous le bras, il tient un crucifix dans chaque main ; une croix pend à son cou.

GIL

Il a fallu venir, puisque Menga le veut, faire du bois dans la montagne. Mais voyez si je suis malin quand je m'y mets. Que je tombe sur Eusebio, je n'ai plus rien à craindre, vu qu'il est dévot à la croix et que je suis armé de pied en cap.

(Il se retourne et montre une autre croix cousue sur son dos.)

Eh ! là, bon Dieu, tout justement, c'est lui. Malgré nos croix, cachons-nous, s'il se peut ; oui, mais où ? Là peut-être, assis dans ce buisson ? Très bien, ma foi. L'idée est excellente. Aïe ! aïe ! c'est plein d'épines là-dedans. Oulla ! Tant pis ! Que ces piquants m'entrent dans le derrière... plutôt qu'une estocade au creux de l'estomac !

SCÈNE II

EUSEBIO, GIL, caché.

EUSEBIO

La vie, hélas ! est toujours longue aux malheureux. Que ne peut-on mourir quand on est las de vivre ! Julia, j'étais dans tes bras, et je n'ai point osé jouir de mon bonheur. Par respect pour la croix dont le signe est marqué sur ta jeune poitrine, comme il l'est sur la mienne aussi. O Julia, sur nous, quel effrayant mystère ! Dieu seul en a la clef.

GIL

Ha ! diable ! Celle-là mord, pince, brûle et tord !

EUSEBIO

Oh ! oh ! quelqu'un derrière ces broussailles ?

GIL

Vingt dieux, je n'y tiens plus.

EUSEBIO

Un homme...

(Gil se dresse dans le buisson.)

GIL

Et, pourtant, ce n'était pas mal, ce que j'avais combiné là.

EUSEBIO

Ah ! il porte une croix au cou. Le Ciel l'envoie. Il faut, sur l'heure, m'acquitter de mon vœu.

(Il s'agenouille.)

GIL

A qui, seigneur, adressez-vous votre prière ? Il me semble que c'est à moi. Mais dites, si vous m'adorez, pourquoi hier vous me ficelâtes, et, m'ayant ficelé, pourquoi m'adorez-vous ?

EUSEBIO

Qui est-ce ?

GIL

Gil, parbleu ! Gil. Et pas plus tard qu'hier...

EUSEBIO

Oui, je te remets, à présent.

GIL

Est-ce que vous allez, seigneur, me rattacher ?

EUSEBIO

Non, Gil, non. Nous sommes amis.

GIL

Ah ! ah ! vraiment, cela doit être puisque, là, tout d'un coup, je me sens, eh ! un peu bandit. Il paraît qu'avec vous, seigneur, on mène bonne vie ? Tandis que, moi, d'un bout à l'autre de l'année, j'ai Menga sur le dos et je crève à la tâche.

EUSEBIO

Bien, demeure avec nous.

GIL

Quoi ? Quoi ? Vous voulez bien de moi, seigneur ? Ah ! mille grâces !

SCÈNE III

LES MÊMES, RICARDO, CELIO, JULIA,
vêtue en cavalier et le chapeau rabattu sur les yeux.

RICARDO

Capitaine, voyez. Dans la combe aux cyprès, nous venons d'attraper ce joli gentilhomme.

EUSEBIO

Fort bien, fort bien. Mais, d'abord, Ricardo, sache que nous comptons un nouveau brave dans la troupe.

RICARDO

Qui est-ce, capitaine. ?

GIL

Eh ! tu ne me vois pas ?

EUSEBIO

Gil dit vrai. C'est un homme simple. Mais il connaît à fond la montagne et la plaine. Il nous rendra de signalés services, et comme guide, ici, et comme espion au village. Tu peux lui donner un habit; et toi, Celio, va lui chercher une arquebuse.

GIL

(à part:)

Ciel, misère de moi, je suis embrigandé !

EUSEBIO

(à Julia:)

Maintenant, cavalier, dites-nous qui vous êtes !

JULIA

Je vous le dirai, capitaine. Mais je ne puis le dire qu'à vous seul.

EUSEBIO

Soit. Ecartez-vous, mes amis.

SCÈNE IV

JULIA, EUSEBIO

EUSEBIO

Eh bien ? Nous sommes seuls. Montrez votre visage.

JULIA

(Elle tire l'épée, et frappe.)

Défends-toi.

EUSEBIO

(Il a aussitôt dégainé et pare le coup.)

Cavalier, tu es fou ! J'admire ton audace.

JULIA

Défends-toi, lâche.

EUSEBIO

(Il pare un nouveau coup.)

Enfant, tu veux prendre ma vie ? Essaie. Mais je prétends savoir avec qui je me bats.

JULIA

Bien dit. Pour que l'honneur soit tout à fait vengé, il faut que l'offenseur sache qui le châtie. (*Elle jette son chapeau.*) Tu me connais, Eusebio ?

EUSEBIO

C'est elle. Julia ! J'allais le deviner.

JULIA

Tu m'as vue, à présent ?

EUSEBIO

Toi, Julia, dans ma montagne ? Toi, dans ce vêtement profane, en scandale à ton sexe, et plus encore à Dieu ! Oui, je te vois, hélas ! et n'en crois pas ma vue.

JULIA

Tu l'as voulu. Je suis ton œuvre; et, maintenant, tu vas connaître l'effet de ton mépris et de mon désespoir. Quand une femme, Eusebio, court à l'assouvisance de la passion qui la mène, sache qu'elle ose tout. Cette nuit j'ai quitté le cloître; je suis allée à la montagne. Au jour levant, un jeune cavalier m'a prise en croupe. Ces habits que je porte, et cette épée, ce sont les siens; car j'ai payé sa courtoisie d'un coup de son propre poignard. Eusebio, tu me revois, noire d'un nouveau crime, enfin digne de toi.

EUSEBIO

Etonné, Julia, j'écoute, et ta chère voix m'épouvante. Que dis-tu, que je te méprise ? Non, Julia: je crains la colère du Ciel; et j'ai peur, j'ai peur de la Croix; et c'est à cause d'elle, ô Julia, qu'il faut que je m'éloigne et te fuie à jamais. Retourne à ton couvent. Hé bien ? qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE V

LES MÊMES, RICARDO, CELIO, GENS DE LA BANDE

RICARDO

Nous sommes cernés, capitaine. Curcio, sa troupe sont là, et tous les gens armés des villages voisins.

EUSEBIO

Aux armes, compagnons ! Julia, cache ton viage, et sauve-toi par le sentier couvert. Montre-lui, Celio. Nous, mes amis, bataille ! Le moment est venu de défendre nos vies. Il faut vaincre ou tomber : ceux qui se laissent prendre, vous savez quelle fin les attend à la ville. Compagnons, en avant, courons à l'ennemi.

(Celio a conduit Julia à l'écart.)

RICARDO

Il est sur nous déjà.

(Plusieurs bandits refluent vers le théâtre.)

EUSEBIO

Tenez bon, vive-Dieu ! Si j'en vois un qui flanche ou qui recule, il a mon épée en plein corps.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CURCIO et SES GENS, hors la scène.

CURCIO

(à la cantonade:)

Où se cache à présent le traître Eusebio ?

EUSEBIO

Je ne me cache pas. Je viens à toi, Curcio. Chargeons !

(Ils sortent tous, excepté Julia qui, d'un rocher élevé, regarde un instant la bataille: derrière le théâtre, arquebusades, clameurs, cliquetis d'armes. Puis Julia s'enfuit par le chemin couvert.)

SCÈNE VII

GIL, en brigand, puis MENGA, BRAS, TIRSO et des villageois.

GIL

(Il essaie de se dissimuler dans le buisson d'épines.)

Ouf ! ouf ! ouf ! ouf ! A peine, pour sauver ma peau, me suis-je fait brigand, que je tombe sur un péril plus redoutable encore : très humble paysan, les bandis m'ont brimé ; bandit, j'ai sur les bras une province en armes. Miséricorde !

MENGA

(armée d'une fourche, et suivie des autres.)

Hardi, hardi, tuez-les tous !

BRAS

Tous ! En avant, parbleu !

MENGA

J'en ai vu un se sauver par ici.

BRAS

Crevons-le.

MENGA

Il est là !

(Coup de fourche dans le buisson.)

VOIX DE GIL

Ouh, la, la ! Corne-dieu !

BRAS

A mort ! A mort !

GIL

Non, arrêtez, c'est moi.

MENGA

Je reconnais l'habit.

(Coup de fourche dans le buisson.)

GIL

Hai ! L'habit, ce n'est pas moi.

MENGA

(à Bras:)

Vas-y, toi, d'un bon coup d'épieu.

GIL

Hé, Bras, Bras, mon ami !

TIRSO

Allez, pan ! fais-lui son affaire.

GIL

Bon Dieu, Tirso, remarque, je te prie...

BRAS

Nous n'avons rien à remarquer, bandit.

GIL

Mais non, je suis Gil, sang du Christ.

MENGA

Gil ! Idiot, pouvais-tu pas le dire tout de suite ?

GIL

Mais je l'ai dit ! J'ai dit : C'est moi ! Et, moi, c'est moi.

MENGA

Enfin, que fais-tu dans ce buisson ?

GIL

Eh ! tu vois bien. J'offense Dieu dans le cinquième de ses commandements : je tue, à moi tout seul, plus qu'un médecin collaborant avec le choléra.

MENGA

Mais cet habit, qu'est-ce que cet habit ?

GIL

C'est la dépouille d'un brigand que j'ai occis.

MENGA

Comment ?

GIL

Oui, j'ai braqué mon arquebuse, et, boum !

MENGA

L'habit n'a pas trace de sang !

GIL

Ah ? Non, bien sûr. Boum ! C'est... que l'autre est mort de peur. Tout simplement.

MENGA

Allons ! Viens avec nous poursuivre les voleurs.
(Gil se tire du buisson, en se frottant la fesse avec sollicitude.)

GIL

Pauvre de moi ! Après les épines, la fourche. Enfin, la tête est sauvée, et c'est le principal.

SCÈNE VIII

EUSEBIO, CURCIO, ils entrent en se battant.

CURCIO

Enfin, seul à seul, Eusebio. Je rends grâce à Dieu, qui me permet ici de me venger moi-même.

EUSEBIO

J'en dirai tout autant, Curcio... (*Il pare un coup :*) si je pouvais vouloir vous frapper à mon tour.

CURCIO

Rends ton épée, alors.

EUSEBIO

Je vois votre valeur et saurais l'affronter; ce sont vos cheveux blancs qui gênent mon courage... je ne sais quel respect que je vous porte encore, malgré moi, Curcio.

CURCIO

Et moi, soudain, je te regarde avec moins de colère; je me souviens, pourtant, du mal que tu m'as fait. En garde !

EUSEBIO

C'est assez. Je vous rends mon épée. Elle a fait dans ma main souventes fois ses preuves, mais je ne veux ici qu'une victoire : celle que j'emporte sur moi, en tombant à genoux pour demander pardon. Frappez. Finissons-en.

CELIO

Jamais ! Crois-tu que je sois homme à profiter sur toi d'un si lâche avantage ? (*Il jette son épée.*) Viens, luttons corps à corps.

EUSEBIO

Non. Je ne puis, Seigneur, autrement que me rendre. (*Il s'agenouille.*) J'aimerais de mourir maintenant à vos pieds. Vengez-vous, vengez-vous, faites-moi cette grâce.

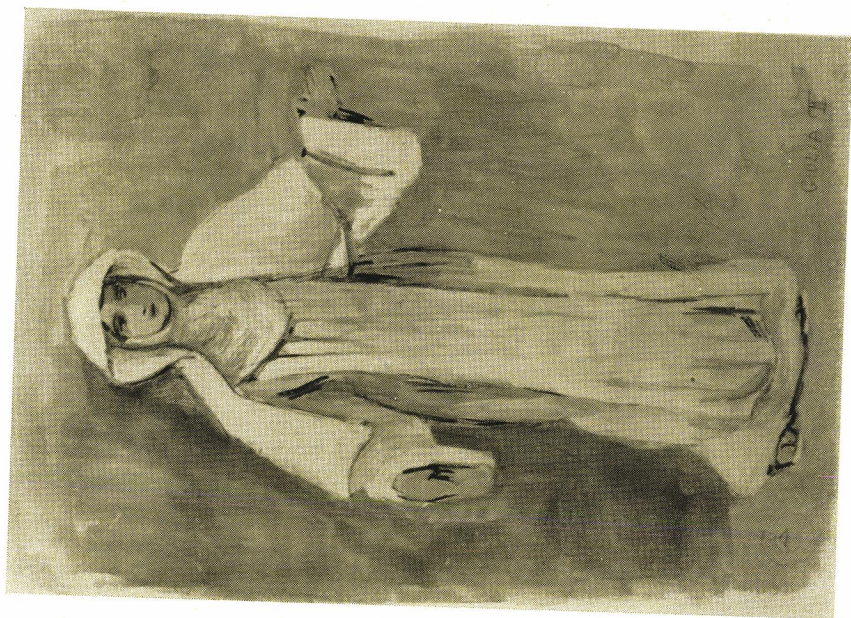
CURCIO

Le sang d'un ennemi qui se rend désarmé, quelque offense qu'il nous ait faite, Eusebio, ne tacherait-il pas le fer d'un gentilhomme ? (*On entend des voix à la cantonade.*) Mes gens viennent; les tiens sont en pleine déroute. Je prétends, moi, sauver ta vie. Eusebio, va, fuis, pendant qu'il en est temps.

EUSEBIO

Je meurs ici, Curcio. Je me vois contre vous sans force ni courage. Contre ceux-là, j'en ai plus qu'il n'en faut pour tomber digne-ment.

(*Il reprend son épée.*)



SCÈNE IX

LES MÊMES, OCTAVIO, GIL, BRAS, la troupe de CURCIO.

OCTAVIO

C'est fait, Seigneur, je ne crois pas qu'il en reste dix de vivants, à part Eusebio qui s'est enfui...

EUSEBIO

(Il s'avance.)

Tu mens. Eusebio ne fut jamais un lâche.

VOIX DIVERSES

Eusebio... c'est lui... A mort ! A mort !

EUSEBIO

Je vous attends, vilains.

CURCIO

Arrête, Octavio.

OCTAVIO

Quoi ! seigneur, vous nous retenez ?

BRAS

Vous ne voulez pas qu'on le tue, lui, l'assassin de votre fils ?

GIL

Cet homme qui, dans nos campagnes, non content de piller nos melons et nos filles, a massacré tous les gens qu'il a pu, on veut l'épargner à cette heure ?

OCTAVIO

Seigneur, laissez-nous faire.

VOIX DIVERSES

A mort !

CURCIO

Ecoutez-moi. Silence ! O triste, triste jour ! Nous l'emmenons prisonnier. Eusebio, rends-toi. Sur mon honneur de gentilhomme, je m'engage à te protéger, et quoique ta partie, je me ferai ton avocat.

EUSEBIO

A Curcio, je puis me rendre, au juge, non.

VOIX DIVERSES

A mort Eusebio !

CURCIO

Prends garde, malheureux !

OCTAVIO

C'est vous, seigneur, vous qui le défendez ? Ah, quelle trahison !

CURCIO

Cette insulte, Octavio...

EUSEBIO

Seigneur, écarter-vous. Tant que vous êtes devant moi, mon trouble et le respect m'empêchent...

(Tous l'attaquent à la fois ; Eusebio tombe, percé de coups.)

OCTAVIO

Justice est faite.

CURCIO

Oh ! si je pouvais maintenant te redonner la vie, Eusebio, même au prix de la mienne ! Hélas ! quelle amitié secrètement nous lie ?

(Ils sortent.)

SCÈNE X

EUSEBIO

(Eusebio reprend ses sens et parlera tandis qu'au loin
on entend le chœur invisible.)

Alberto... Alberto ! Je meurs, je vais mourir, à moi ! Voici devant mes yeux toutes mes fautes, tous mes crimes : ils se lèvent ensemble, et maintenant je les regarde, épouvanté d'avoir pu les commettre. Sainte Croix, j'implore ta grâce.

(Un temps.)

Arbre où le ciel a fait mûrir le fruit de vérité, vigne féconde, arc de lumière, moi, pécheur, j'implore ta grâce. C'est pour le rachat du pécheur que Dieu lui-même a pâti sur ton bois, en sorte qu'il est juste, à cette heure dernière, ô sainte Croix, que tu daignes m'aider et m'ouvrir le salut

(Un temps.)

Eussé-je été le seul vivant du monde. Dieu fût mort pour moi seul. Oui, tu es, Croix bénie, afin de me sauver : Dieu mourait-il sur toi si je n'étais pécheur ? Et je ne suis pas le premier Larron, Croix sainte, qui sur ton bois, enfin, se convertisse à Dieu. Cette Rédemption qui t'ensanglante, Croix divine, oh ! que j'en aie aussi ma part. Daigne, daigne m'aider !

(Un temps.)

Et toi, au secours, Lisardo, je t'invoque ! Je n'ai pas permis que tu meures sans confession, Lisardo ! Et vous, Alberto, vous, qu'êtes-vous devenu ? Mort peut-être ? Alberto, priez pour moi.

SCÈNE XI

EUSEBIO, CURCIO

CURCIO

Hélas ! Eusebio !

EUSEBIO

Si tu viens m'achever, va, tu n'as plus grand'chose à faire.

CURCIO

Bonté divine ! Il est vivant encore. Mais comme il saigne !
Eusebio, rends ton épée.

EUSEBIO

A qui ?

CURCIO

A Curcio.

EUSEBIO

Prends-la. Et pardonne-moi mes offenses. Je ne puis parler
davantage. Le jour se retire de moi. J'ai peur. Mon sang m'étouffe.

CURCIO

Un médecin...

EUSEBIO

Pour moi, le remède est au Ciel.
(Curcio découvre la poitrine d'Eusebio.)

CURCIO

Laisse-moi panser tes blessures. Dieu ! quel signe as-tu là ?

EUSEBIO

C'est l'image de cette croix.

CURCIO

Dieu ! Dieu !

EUSEBIO

Mon père, je ne sais qui ce fut, ni s'il vit, m'a refusé même un berceau. Il avait deviné, sans doute, combien je devais être un jour méchant. Et c'est au pied de cette croix que je suis né.

CURCIO

Mon fils, tu es mon fils, Eusebio. Heur et malheur ! Je te retrouve pour te perdre et te pleurer. Ah ! le Ciel ici me châtie et me fait voir mon crime envers ta mère. Eusebio, Julia, la même croix marque vos deux poitrines. C'est ta sœur, Eusebio.

EUSEBIO

Mon père, adieu. La mort m'ôte la voix qui voudrait te répondre, l'âme qui voudrait t'obéir. La nuit me prend. Alberto ! Alberto !
(Il meurt.)

CURCIO

Mon fils, mort, ô mon fils, que j'ai tant détesté !
(Il s'arrache les cheveux.)

SCÈNE XII

CURCIO, BRAS, puis OCTAVIO

BRAS

Seigneur, nous vous cherchions. Pourquoi nous avez-vous quittés ?

CURCIO

O noire étoile, impitoyable destinée !

OCTAVIO

Seigneur Curcio, le malheur est sur vous. J'hésite à vous donner la nouvelle fatale...

CURCIO

Hein ? Qu'y a-t-il encore ?

OCTAVIO

Julia, seigneur, votre fille...

CURCIO

Ah ? Julia ?

OCTAVIO

...n'est plus au cloître. Elle s'est enfuie ce matin.

CURCIO

Voilà le dernier coup. Octavio, tu vois, celui-ci... (*Il désigne le cadavre.*) C'est mon fils.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GIL, TIRSO, les gens de la troupe.

GIL

Seigneur !

CURCIO

Et le Ciel permet que je vive !

GIL

Les bandits reviennent, seigneur. Un démon les a ralliés. C'est un jeune homme. Il cache sa figure.

CURCIO

Couvrez le corps d'Eusebio. Je lui veux de mes mains préparer tout à l'heure une sépulture honorable.

TIRSO

A lui ? Mais il est mort excommunié...

BRAS

Chut ! Tais-toi.

TIRSO

Eusebio le voleur, Eusebio le bandit mérite-t-il une autre tombe que le ventre des chiens, des loups et des corbeaux ?

(Curcio sort en pleurant.)

BRAS

C'est son fils... Oui, son propre fils. Pour le moment, couvrons le corps avec des branches. Reste ici, Gil. Nous allons revenir.

(Ils sortent. Le soir vient, encore lumineux.)

GIL

Eh ! là ! ne me laissez pas seul. Ils sont partis. Ah ! ils en prennent à leur aise, ceux-là. Eusebio, tout cadavre qu'il est, me donne encore à moi la peau de poule. Seigneur Eusebio, de grâce, rappelez-vous que je fus votre ami. Oh, oh ? Voici quelqu'un. Tant mieux, ma foi, tant mieux !

SCÈNE XIV

GIL, ALBERTO

GIL

Qui va là ? Eh ?

ALBERTO

Un prêtre, mon ami. Je viens de Rome. Le silence et le soir m'ont égaré, tu vois. Mais ce lieu m'est connu. C'est ici qu'Eusebio a naguère épargné ma vie.

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

Quelqu'un a dit mon nom ? Ou bien est-ce le vent dans les feuilles ?

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

Non, non, c'est une voix humaine.

GIL

Dieu du Ciel ! Le mort a parlé. Je crois bien que je vais crever de peur.

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

Où es-tu ? qui es-tu ?

EUSEBIO

Je suis Eusebio. Viens à moi, Alberto, viens et soulève ces branches. Viens sans crainte.

ALBERTO

Je suis sans crainte.

GIL

Pas moi !

ALBERTO

(Il découvre Eusebio.)

Eusebio, que veux-tu ?

EUSEBIO

Je veux que tu reçoives, Alberto, ma confession. Alberto, je suis mort depuis un long moment déjà. L'âme, qui t'attendait, n'a pas quitté le corps. (*Il se lève.*) Viens à l'ermitage, Alberto, que je te dise mes péchés, nombreux comme les sables de la mer et les atomes du soleil. Mais Dieu permet que tu sois là pour les entendre. Seule pouvait opérer ce miracle la dévotion à la Croix.

(Cloches lointaines. Le chœur invisible murmure la strophe: *Vexilla Regis prodeunt...* Cependant, Alberto, puis Gil parlent.)

ALBERTO

Toutes les pénitences que j'ai faites, je te les cède, Eusebio, pour qu'elles servent au rachat de tes péchés.

(Ils s'éloignent.)

GIL

Le mort est debout, et il marche. Le soleil pour le voir remonte de la mer. Je raconterai ce prodige à tout le monde, mais on dira que je suis un menteur.

(Le chœur s'est tu.)

SCÈNE XV

GIL, JULIA, quelques bandits, puis OCTAVIO, CURCIO et la troupe; enfin ALBERTO

JULIA

Ils nous croient dispersés et vaincus. Ils se trompent. Venez, compagnons: embusquez-vous ici pour les surprendre.

(Les rochers se couronnent des gens de Curcio.)

OCTAVIO

Rendez-vous. Bas les armes. Nous vous tenons sous le feu de nos arquebuses.

GIL

Ecoutez, tous, écoutez-moi. Il vient de s'accomplir dans ces lieux un prodige. Eusebio s'est levé de la mort. Mais voyez-le vous-même.... là, devant l'ermitage. Il s'est agenouillé.

CURCIO

C'est mon fils !

JULIA

Son fils ? Son fils ?

CURCIO

Oui, Dieu du Ciel, c'est lui... par quel miracle?... Le saint vieillard l'absout. Ha ! voici qu'il retombe... Eusebio !

JULIA

(Elle découvre son visage.)

Eusebio, Eusebio, mon frère ! Mon Dieu, pardonnez-moi. (*Elle se prosterne.*) Horreur ! Et je l'aimais. Mon Dieu, pardonnez-moi. Du fond de ma scélératesse et de ma honte, moi, criminelle et

misérable entre les femmes, à mon tour, ô divine Croix, je vous implore et vous embrasse. Donnez-moi, dans la pénitence, d'expier mes égarements. Rendez-moi, rendez-moi le cloître...

CURCIO

Ah ! mauvaise, ah ! perverse ! Meurs !

(Il essaie de la frapper. Elle embrasse la croix ; l'épée de Curcio tombe de sa main.)

JULIA

Mon Dieu, pardonnez-moi.

CURCIO

Comme autrefois, quand j'ai voulu frapper sa mère, vous voyez : le Ciel me désarme.

(Cloches triomphantes au loin, et le chœur invisible chante :

O Crux ave, spes unica
Hoc Passionis tempore
Piis adauge gratiam
Reisque dele crimina.)

ALBERTO

(Il paraît au fond du théâtre.)

Apprenez ici le miracle que j'atteste. Eusebio mort, percé de coups, Dieu a laissé l'esprit en dépôt dans le corps, jusques à ma venue, afin que j'entendisse la confession du pécheur. En sorte qu'après tant de crimes, Eusebio meurt absous et pardonné. Tel est ton crédit près de Dieu, ô dévotion à la Croix !

Fin de la Troisième et dernière Journée.
